

NOTO  
Automne 2016

# Etel Adan, un imaginaire plus large

## Conversation

PAR ALEXANDRE CURNIER  
AVEC LA PARTICIPATION D'ODILE LEFRANC

« PARFOIS ON PERCE UNE NOUVELLE AUTOROUTE,  
LA TERRE EST ÉCARTELÉE, LES ARBRES SONT ARRACHÉS,  
ET LA FEMME-ANCÊTRE SOUFFRE UNE FOIS DE PLUS. LES  
OISEAUX ABANDONNENT LES FORÊTS ET VONT VERS LES  
SOMMETS LES PLUS DÉGAGÉS, ANNONÇANT L'ÈRE DE L'ESPACE<sup>1</sup>. »  
ETEL ADNAN EST NÉE À BEYROUTH D'UN PÈRE SYRIEN ET  
D'UNE MÈRE GRECQUE. SON APPRENTISSAGE DU MONDE  
SE FAIT AVEC LES MOTS ET LES IMAGES DES ALPHABETS  
TURC, GREC ET FRANÇAIS. EN 1977, APRÈS AVOIR CIRCULÉ  
ENTRE LE LIBAN, LA FRANCE ET LES ÉTATS-UNIS,  
ELLE S'INSTALLE À SAUSALITO (CALIFORNIE), OÙ ELLE  
RENCONTRE LE MONT TAMALPAÏS. « TAMALPAÏS EST LÀ,  
PÂLE ET FONDU DANS L'OCÉAN, DANS LA BAIE, DANS  
LES LACS ET RÉSERVOIRS. MON ŒIL DROIT SE FOND DANS  
DES COULEURS. L'AUTRE SE PERD DANS L'INFINI<sup>2</sup>. »  
SA POÉSIE, SES FILMS, COMME LES FORMES ET  
LES COULEURS DE SES TABLEAUX SONT UNE CONTEMPLATION  
DU MONDE, SANS FRONTIÈRE ET ENGAGÉE. « VOIR,  
AFIN DE PEINDRE. PEINDRE, AFIN DE VOIR<sup>3</sup>. » SA PEINTURE  
N'EST PAS SILENCIEUSE. RENCONTRER ETEL ADNAN, C'EST  
RENCONTRER LE BRUIT DU MONDE.



Etel Adnan,  
Sans titre, ca 1975,  
pastel sur papier,  
25 x 36 cm.

*Lorsqu'on demande à Serge Daney, le critique de cinéma, quelle image lui rappelle son enfance, il évoque sa passion pour les cartes géographiques.*

Je suis née en 1925, et, dans les années 1930, on ne m'a jamais donné de crayons de couleur et de papier. Ce sentiment du dessin a commencé à l'école, durant la leçon de géographie, où on nous faisait dessiner des cartes. On avait des cahiers dans lesquels il y avait des cartes déjà imprimées qu'il fallait remplir. On nous donnait des crayons de couleur. Je dessinais l'Europe. Quand je mettais du bleu à l'extérieur, c'était les océans. Je ne sais pas pourquoi l'Europe était rouge, l'Afrique marron et la Chine jaune. Je crois que c'est là que j'ai pris mon premier plaisir à dessiner. Les cartes m'ont toujours passionnée, encore aujourd'hui. Quand je vois de vieilles cartes, comme celles sur les murs du couloir qui rejoint la chapelle Sixtine au Vatican, je trouve que c'est beau. J'aime à regarder les anciennes cartes, tordues et abîmées, des voyageurs arabes, où l'on doit tout deviner. Cela me ramène vers *Le Voyage*, l'un des plus beaux poèmes de Baudelaire, qui commence par ces vers : « Pour

*l'enfant, amoureux de cartes et d'estampes, / L'univers est égal à son vaste appétit... »*

*Comment abordez-vous la couleur ?*

Pour moi, peindre, c'est la couleur. Autrement, je dessine à l'encre – même l'encre, c'est une couleur. Quand le papier absorbe le noir, vous n'imaginez pas le plaisir que cela procure. Il y a des différences subtiles si c'est de l'encre japonaise ou si c'est une encre bon marché. Et la nature du papier compte également beaucoup, si vous peignez sur du papier jaunissant ou du papier vieilli.

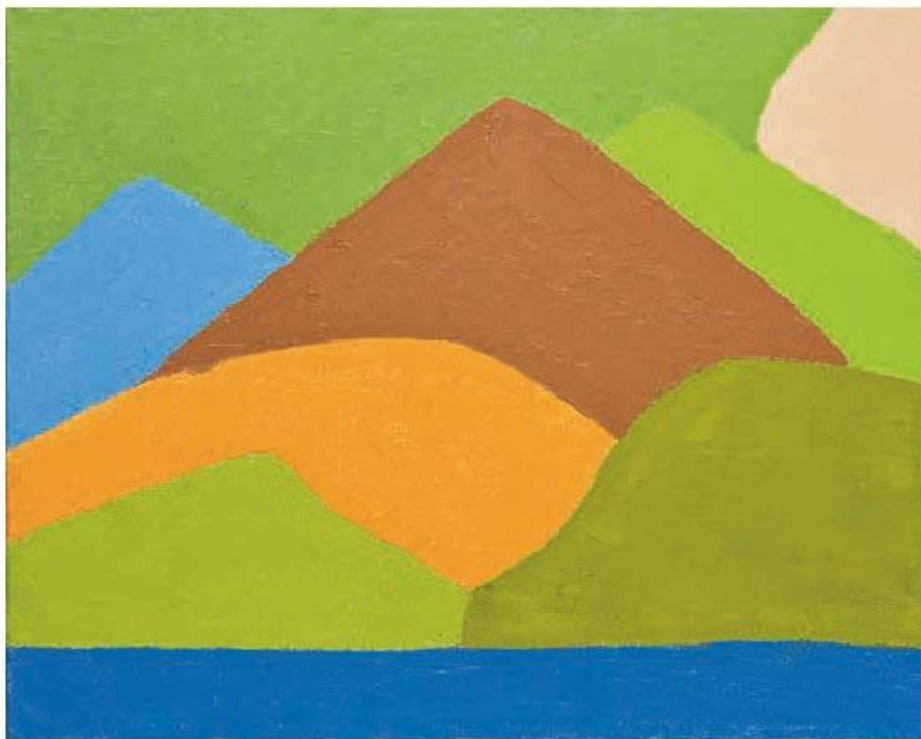
*Quelle est la couleur avec laquelle vous aimez peindre ?*

J'aimerais bien vous donner une réponse nette. Mais une couleur qui m'attire dans la peinture, c'est le rouge. Les couleurs existent les unes par rapport aux autres. C'est la première forme et la première couleur qui vont créer les autres formes et couleurs. Si j'ai commencé avec la couleur bleue, très probablement la peinture va être abstraite. Si j'ai commencé avec un triangle taupe, la peinture sera plus proche d'un paysage. Et si la première chose que je fais est en bas de la toile, ce sera une surface verte. La troisième couleur répond à ces deux couleurs. Le quatrième geste répond aux autres. Plus j'avance, plus les choix sont difficiles, il faut que cela ait un sens. Les couleurs s'appellent, se valorisent. Les dernières couleurs finissent le tout et peuvent faire basculer le tableau.

*Vous aviez eu cette formule sur les couleurs, en disant qu'elles étaient des portes sur les autres mondes.*

C'est vrai de chaque art et de tous les matériaux. Vous pouvez dire la musique et dire le son. Et vous pouvez dire la peinture, donc la couleur. Les arts sont des langages non verbaux, et plus encore. Un jour, j'ai eu ce sentiment très fort qui a très peu duré : je ne suis pas musicienne mais j'ai mis du Beethoven, et, tout à coup, j'ai vu





© Etel Adnan courtesy galerie Lelong Paris

un monde qui s'est ouvert et qui s'est refermé. J'ai découvert un ailleurs vrai, et puis c'est parti. Lorsque j'étais professeur de philosophie de l'art à Berkeley, je montrais aux étudiants des tableaux de Jackson Pollock. Ils disaient : « Cela ne veut rien dire. » Je leur répondais : « Quand vous écoutez de la musique, est-ce que cela veut dire quelque chose ? Est-ce que vous savez ce que cela veut dire ? » Les arts ne sont pas destinés à être traduits en mots. On peut le faire, mais ce n'est pas le but. Les arts créent un monde. Quel est ce monde ? Où est-il ? Je peins un paysage, mais ce n'est pas un paysage précis. Où est le paysage ? On a ce sentiment que l'on peut évoluer dans le paysage. Chaque art exprime quelque chose que l'on appelle langage.

La poésie utilise les mots pour aller au-delà des mots. Précisément pour recréer des mondes qui ne sont pas traduisibles. C'est pourquoi traduire de la poésie dans d'autres langues, c'est bien, mais on perd beaucoup. Ce monde est

aussi attaché aux sons ; on ne peut pas traduire Racine car le rythme fait partie du sens.

*Le défi est le même avec Shakespeare. La musicalité est presque impossible à traduire, ça chante.*

**J'ai vu mes premiers Shakespeare quand j'avais 14 ans, lors de mon premier voyage à Londres. Je suis allée au théâtre du Globe voir une de ses pièces. Je ne connaissais pas l'anglais, cela ne m'a pas dérangée, car j'ai compris Shakespeare : c'est un univers de sons, des tempêtes de sons.**

*Vous êtes née à Beyrouth d'un père syrien et d'une mère grecque. Dans Au cœur du cœur d'un autre pays (Tamyra, 2010), vous écrivez : « Je suis le saumon indien originaire d'une terre arabe. »*

**Je me compare au saumon, c'est vrai. C'est mystérieux, il revient mourir chez lui. Je suis sensible à l'absence de frontières, tout en comprenant que les frontières aident aussi à penser. Si on pense constamment dans le « très large », la pensée se**

Etel Adnan,  
Sans titre, 2016,  
huile sur toile,  
33 x 41cm.

# Galerie Lelong & Co.

Paris – New York

---

dilue, car la pensée a besoin de repères, il y a une dialectique, structurelle à la pensée. La vie est le résultat du féminin et du masculin ; on a besoin de la marée qui avance ; chaque chose appelle son contraire. On a besoin de frontières mais on a besoin de les dépasser, comme les tabous.

*Et de dépasser les espaces ?*

L'énergie est espace. J'ai été peintre en Amérique. Regardez un tableau de deux mètres sur trois – prenez Pierre Soulages et Frantz Kline, qui ont peint de grands formats. Il y a un espace mental chez Kline que Soulages n'a pas. Soulages peint à l'échelle de la France et Kline à l'échelle de l'Amérique. La peinture vous le dit. Je crois que je peins à l'échelle américaine, c'est là que j'ai vécu plus qu'ailleurs pendant cinquante-cinq ans, et c'est là que j'ai été peintre.

J'ai grandi dans une ville où il n'y avait pas de musée. Le premier musée que j'ai visité, c'est le Louvre. J'avais 24 ans, j'étais venue étudier à Paris. J'ai eu deux révélations : la *Vénus de Milo* et la *Victoire de Samothrace*. Je n'ai pas été plus loin. Je tournais autour de ces deux statues. Je partais et je revenais. Il y a aussi ce tableau du Titien, *L'Homme au gant*. C'est un esthète, ce jeune homme. Et la salle des *Nymphéas* de Claude Monet à l'Orangerie. J'avais un côté obsessionnel dans mes passions. J'ai aimé à un moment les aquarelles d'Eugène Delacroix, elles me mettaient dans un état second. Après, j'ai vraiment aimé l'art en Amérique dans les années 1950. J'ai découvert avec passion les tableaux de Vassily Kandinsky et les expressionnistes américains et mexicains comme Diego Rivera, José Clemente Orozco, David Alfaro Siqueiros. Peut-être qu'on éduque trop les enfants... Les enfants découvrent moins par eux-mêmes, ils sont moins innocents, ils attrapent les idées reçues de leurs parents. Moi, je n'avais pas de

culture. J'ai grandi très simplement, je suis allée à l'école à 5 ans. Et c'est très bien comme ça. J'aime que les choses arrivent d'elles-mêmes. Je ne sais pas si c'est oriental, on croit à la destinée. Je sais que je rate les choses trop organisées. Mais si je marche dans la rue et que par hasard quelqu'un chante, je suis heureuse.

Il n'y avait pas de livre à la maison, bien que mon père fût officier d'état-major. Il y avait le Coran qu'il ne lisait pas parce qu'il le connaissait par cœur, les Évangiles en grec parce que ma mère était grecque de Smyrne. Il y avait aussi une icône de la Sainte Vierge et une petite veilleuse. C'était cela la culture, et c'était merveilleux parce que cela suffisait. J'entendais une bougie crépiter la nuit. Le monde était un conte de fées. On ne nous disait rien, on ne nous bourrait pas la tête de connaissances. J'ai vécu dans un imaginaire plus large que ma petite ville.

*J'ai découvert votre travail avec la série sur le mont Tamalpais, que vous avez peint pendant vingt ans. J'ai toujours eu le désir de naviguer entre ces formes, ces couleurs et de plonger dans ces horizons...*

**Ce sont des paysages abstraits mais l'énergie, cette passion qui me touche, vient vraiment de cette partie de Californie où j'ai vécu cinquante ans, d'abord comme jeune étudiante ; puis j'y ai enseigné la philosophie de l'art.**

*C'est aussi le début de l'Amérique latine ce que l'on aperçoit, l'autre...*

**C'est effectivement de l'autre côté du pont de San Francisco. Ce qui m'a frappée, c'est le vert de cette montagne, au beau milieu de montagnes grises, enneigées ou de granit et de calcaire.**

*Quand je les regarde, je suis apaisé et j'ai envie que vos formes éclatent à mon visage...*

**C'est un grand paysage condensé. Ce petit paysage**



qui peut diluer un paysage aussi grand, c'est un mystère. C'est un mélange d'intuition et de pensée. Il faut laisser le mystère agir. C'est une dialectique de la pensée.

*Vous arrivez aux États-Unis en 1955, au moment où va surgir l'expressionnisme abstrait.*

Tout bascule là-bas au point de vue artistique et, dans ma vie, c'est un basculement total. On a une grande vague devant soi, on n'a pas peur, on sait qu'on va la traverser. Ce sont des coups de foudre totalement heureux. Il n'y a aucun danger. C'est une découverte. Après l'enfance, on découvre moins. L'enfance est très importante. Tout ce que nous sommes résulte de notre premier contact avec le monde. Cela fait que tout nous frappe. Ce n'est pas une question de sentimentalité, mais de vie intense. Un enfant vit dans le présent en général. S'il n'a pas de problème, il n'a pas la notion du passé très développée, et le futur, c'est le futur immédiat. À l'époque, Beyrouth était une petite ville aux toits rouges. On voyait la mer de partout et on voyait le soleil se lever derrière la montagne. Un jour, j'ai demandé à ma mère : « Mais d'où sort le soleil ? » Je crois que je lui ai posé cette question à un moment où elle était particulièrement énervée, car j'ai reçu une fessée. Et c'est resté : à chaque fois qu'elle voulait me gronder, elle disait : « Et maintenant, je vais te dire d'où sort le soleil. » C'est bizarre. Elle a pris cette question à l'envers et cela l'a énervée longtemps. Cela m'a marquée.

*Vous avez une façon particulière de représenter le soleil dans vos tableaux.*

C'est toujours un carré ou un rond. Quand j'ai commencé à peindre, et jusqu'à aujourd'hui, j'ai utilisé un couteau. On ne peut pas l'utiliser comme un pinceau. J'ai fait un carré et j'ai dit : « C'est un soleil. » J'ai exposé à Beyrouth en 1973.



Il y avait une exposition des peintres libanais plus ou moins de gauche pour soutenir les Palestiniens. Le représentant de Russie est le seul ambassadeur à s'être déplacé. J'exposais un grand tableau, un des rares que j'ai réalisés, car je peins de petits formats. Je me souviens que j'avais peint un grand arc et un carré rouge dans un cercle bleu foncé. L'ambassadeur m'a demandé ce que c'était. J'ai répondu que c'était le soleil. Il m'a demandé pourquoi il était carré et pas rond. J'ai répondu : « Parce que c'est un brave ouvrier. » Il a pouffé de rire. Mais c'est vrai que le soleil est carré et costaud.

*Vous dites que nous n'aimons pas la Terre, que nous l'abandonnons au profit de la Lune.*

Nous sommes dans un monde qui, au niveau symbolique, hait la terre. Quand Christophe Colomb a atteint l'Amérique, symboliquement, l'Europe a éclaté. Il a ouvert un océan. Quand l'être humain a atterri sur la Lune, nous avons tous quitté la Terre. C'est comme Christophe Colomb mais à l'échelle mondiale. J'explique ainsi le désintéret inconscient pour notre planète. On se bat pour l'énergie, l'argent, la recherche de la

# Galerie Lelong & Co.

Paris – New York



Etel Adnan,  
*Sans titre*, 1992,  
encre de Chine  
sur papier Japon,  
62,5 x 99 cm.

Etel Adnan,  
*A Tremendous  
Astronomer IV*, 2016,  
encre et pastel sur  
papier, 30 x 46 cm.

longévit. On a trouvé de l'eau sur une lune de Jupiter. C'est passionnant. Mais on se fiche de n'avoir pas d'eau sur Terre. On oublie que l'immigration résulte de la peur inconsciente d'un monde qui finit. Les réfugiés ont peur de là où ils viennent.

*Vous parlez, dans La vie est un tissage (galerie Lelong, 2016) – il s'agit de votre première lettre à Claire Paget –, de « ceux qui survivront aux multiples prochains, sournois et irrémédiables malheurs que le Sud nous prépare comme le feu, la guerre et le miracle, car il faut bien le dire, de tous ces signes il va naître quelque miracle, c'est-à-dire un moment de lucidité, ce petit moment de la connaissance, qui nous fuit à l'échelle d'un monde ». Ce fameux miracle qu'on attend du Sud viendra-t-il de la littérature ?*

**Il va venir d'abord de sa propre libération. Si le Sud arrive à s'en sortir, il prouvera qu'on peut s'en sortir. Nous allons très bientôt tous être au niveau de la survie parce que les problèmes du monde arrivent de partout : la pollution qui a atteint un niveau irréversible et la démographie sont les deux bombes qui peuvent détruire la Terre. Celle-ci n'a pas de ressources infinies et l'être humain ne peut se contenter de vivre avec mentalement la surface**

de son village, de son pays ou même de la Terre. Alors comment allez-vous faire quand il n'y aura plus de place pour bouger ? Déjà, il y a des quartiers où l'on étouffe, il y a des coins à New York, sur la 57<sup>e</sup> rue ou à Madison, où 200 000 personnes sortent des bureaux en même temps. J'ai été prise dans cette foule immense, c'est irrespirable. La population mondiale double tous les trente ans. Quand on vit à dix dans une chambre, on perd son espace mental. Le Liban a exactement la même surface que Los Angeles. Mais au Liban, il y a des montagnes et on n'aime pas la Syrie et son influence, il n'y a pas d'espace mental, on ne peut qu'émigrer. À Los Angeles, il y a toute l'Amérique. Mêmes les tigres et les lions ne survivent pas dans des petits territoires. Ils ont besoin de kilomètres carrés.

*Mais l'Amérique est un pays riche.*

Oui, il ne faut pas oublier que cette richesse permet ce monde. C'est plus facile pour un pays riche d'être démocratique que pour un pays pauvre, où la revendication est constante et rend les gouvernants paranoïaques. Mais la parole engagée existe moins en Amérique qu'ailleurs. Y règne une pensée unique généreuse, qui





n'est pas stalinienne. Il n'y a que Bernie Sanders qui offrait une vraie alternative pour l'élection présidentielle : c'était une vraie gauche. C'est paradoxal, on trouve aux États-Unis les meilleures universités du monde comme UCLA, Harvard et, dans celles moins connues, d'excellents départements. Les États-Unis ont réussi à attirer les meilleurs esprits du monde car les possibilités sont plus ouvertes. Or, du point de vue de la pensée politique, à part Noam Chomsky et deux ou trois intellectuels, même s'il y a des gens très forts, on ne les entend pas ou alors ils chuchotent. Il y a beaucoup d'autocensure en Amérique.

Il y a eu toutefois une passion contre la guerre du Vietnam : il y a eu une véritable expression des intellectuels contre le gouvernement. Mais contre ce qui se passe au Moyen-Orient, personne n'a bougé. Contre ce qui passe avec les Noirs, personne ne bouge. Il n'y a pas de grande démonstration d'intellectuels américains.

*Dans votre expression artistique, avez-vous pris en compte cette autocensure ?*

**Dans ma poésie, l'autocensure est inexistante. Je ne me cache pas. C'est une des rares poésies**

en Amérique où l'on parle de l'état du monde. Si d'autres le font, c'est beaucoup plus indirect. Heureusement, on compte des poètes résistants, comme Kathy Acker. Voilà une femme qui hurlait. Il y a aussi toute la littérature noire américaine qui s'intéresse aux problèmes du monde avec les écrivains, tels Alice Walker, Richard Wright, Toni Morrison. En 1945, l'Amérique était maîtresse du monde, et ce sentiment de domination est resté. On explique le succès de Trump par la diminution du pouvoir américain à cause de la montée en puissance de la Chine. L'Amérique savait que la Russie n'était pas de taille à gagner une guerre contre elle ; les Américains ne sont pas habitués à ne plus être les maîtres du monde. Il y a une arrogance naturelle de penser qu'ils sont les meilleurs du monde alors qu'ils ne le sont plus. Aujourd'hui, le centre est partout, même un petit pays comme le Liban est un mini-centre. Tout ce qui se passe là-bas, aussi minime soit-il, a une importance mondiale qu'on ne peut mesurer. Tout prend une importance mondiale, encore plus aujourd'hui, à cause des médias et de la rapidité des voyages. Encore la question des frontières.

*Je voulais vous montrer ce dessin (voir p. 8). C'est la coupe d'un pont qui est aux États-Unis, le Williamsburg Bridge. Ce dessin me fascine, car on a l'impression d'y voir des escaliers. C'est un pont qui va vers les étoiles. Il y a beaucoup de choses dans ce dessin, des gratte-ciels, des bâtiments, une pagode. L'ensemble est futuriste. C'est presque un Léonard de Vinci. C'est un archétype. C'est extraordinaire, il y a de tout, cela dit tout : c'est le monde d'aujourd'hui. C'est le besoin de quitter la Terre. Et en même temps, c'est dangereux. ◊*

1. Etel Adnan, *Voyage au mont Tamalpais*, Manuella éditions, 2013, p. 7.  
– 2. *Op. cit.*, p. 78. – 3. *Op. cit.*, p. 85.